

LES  
Mélanges Religieux  
Paraissent DEUX FOIS par semaine,  
LES MARDIS et VENDREDIS.  
L'abonnement pour l'année est 0 0

# Mélanges Religieux

Lettres.  
Les Correspondances et les Lettres  
d'affaires doivent être adressées  
franches de port aux Rédacteurs.  
Pour les Annonces, voir le tarif à la  
dernière colonne.

## POLITIKES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 5 OCTOBRE, 1849.

No. 5.

### CORRESPONDANCE.

#### Scène Évangélique.

CHARITÉ, MISÈRE, ÉVANGILE.

Messieurs les Rédacteurs.  
Je suis bien étonné de voir la tribune politico-canadienne passer du purgatoire en enfer et de l'enfer en purgatoire; laissons donc les morts parler avec les morts, si toutefois ils parlent; ce monde là nous échappe; restons dans le monde des disputes; n'imitons pas en cela nos ancêtres du dixième siècle; les pures vieilles ils voyaient la fin du monde bien proche, et cela nous empêche-t-il de manger aujourd'hui nos excellentes fèves. A quoi nous serviront les querelles des Trépassés et des Damnés? à nous rendre plus prudents pour l'avenir, dirai-je? — puis du tout les trépassés et les damnés ne peuvent que s'adresser des reproches et des injures; Trépassé reprochant au Damné l'abus des grâces; le Damné injuriant le Trépassé; ce n'est plus là le domaine de la charité. Eh bien, là où la charité ne règne plus, il ne peut y avoir que désordre, guerre et ruine. Oh! si l'on veut m'en croire que l'on se hâte de ramener les questions politiques dans leur vrai domaine de la charité, dans le domaine de l'évangile. Là on trouve la solution de bien des problèmes: mon pauvre pays, tout peu religieux qu'il est, le sait bien. Aussi, pour éviter le sang et bien des ravages s'est-il empressé d'écarter sur son nouveau drapeau: Liberté, Égalité, Fraternité, nous sommes frères, par conséquent enfants de la même famille; et vit-on jamais des enfants bien élevés se jeter continuellement le sarcasme à la figure? pourquoi ne pas suivre le conseil de notre grand Empereur: mes amis, disait-il, lavons notre linge sale en famille; cette sentence est maintenant un proverbe; mais ce proverbe est bien peu pratiqué! Canadiens Catholiques, voulez-vous donc perdre votre belle réputation? Vous ne voyez donc pas que vos frères séparés se réjouissent! Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

Pourquoi n'auriez-vous pas comme en France votre Congrès de la presse catholique? Pourquoi ne vous entendriez-vous pas sur les questions politico-religieuses? Vous me répondrez, sans doute, le Congrès de la presse empêche-t-il en ce moment la division parmi les catholiques? Non, vous dirai-je, mais au moins on garde les formes, on se reforme dans la question, si on ne veut point faire tomber le clergé d'un tel mépris car la presse catholique est unanime à proclamer le honneur des peuples par l'évangile et le prêtre. Vous le savez bien, Canadiens Catholiques, je n'ai que le besoin de vous le rappeler le grand problème à résoudre depuis le commencement du monde c'est d'abolir la misère; à cela ont tendu les efforts des rois et des savants, des riches et des pauvres; la solution n'a pas été trouvée, elle ne le sera jamais quoiqu'en disent M. Victor Hugo et son congrès de la paix; car la misère est multiple, riches on pauvres en ont leur part à porter: misères physiques, misères matérielles, misères morales, misères intellectuelles, misères politiques, rien ne manque à la triste humanité, et cette misère de l'homme, dit l'Univers, est si bien dans sa condition que c'est elle qui fait sa dignité et malgré toutes les grâces, et les imaginations de leurs auteurs, les cités plu-

kustériennes et Teiariennes, pour vouloir banir de leur sein la fatigue et la peine, ne présenteront jamais que le soulas et la liesse d'un toit à pores. Nous ne songerons donc pas à abolir ici bas la misère, d'autant moins que, en outre du raisonnement et de l'expérience, nous avons la parole de Dieu sur ce point: soulager la misère, aider autrui à la supporter c'est la pauvreté de l'évangile et du prêtre, et non des gouvernements; un passé de dix-neuf siècles l'atteste et les hommes d'état se sentent vouloir l'oublier, et voilà pourquoi un protestant disait il y a quelques jours à Paris à nos utopistes: vous voulez abolir la misère donnez donc une bible à tous les chefs de famille; moi je dirai à tous les hommes d'état de tous les pays: voulez-vous non point abolir mais soulager la misère, faites expliquer aux peuples l'évangile par le prêtre catholique. Là est la solution du grand problème humanitaire. Vous dites: misères physiques; et vous me montrez des ouvriers convertis de plaies, brûlés par la fièvre, enchaînés dans leurs petites chaumières par l'infirmité; vous ajoutez: que faisons-nous donc pour eux-ci? permettez-moi de vous répondre par ce qui m'est arrivé à moi-même. Un jour j'ai rencontré une famille entière frappée d'une de ses horribles maladies qu'on appelle la lèpre; et savez-vous ce que c'est que la lèpre? c'est un plaie qui vous couvre depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; la peau n'est plus la peau, c'est la chair au vil se gonflant, suintant et tombant en lambeaux comme les pans d'une muraille pourrie par le temps et l'humidité; le corps ou plutôt le calvaire bat en ruine par les deux extrémités; la peau de la tête tombe la première, puis le voile du palais et les gencives avec leurs dents; regardez les mains et les pieds, plus de doigts, mais des tronçons sales et dégoûtants la corruption; quelle maladie n'est-ce pas? et cette destruction met dix-huit et vingt ans à s'opérer. Représentez-vous donc un père et une mère couchés sur un pauvre grabat et quatre petits lépreux à leurs côtés... quelle famille! quelle case infortunée comme l'on dit dans ce pays! Les habitants avaient contume de dire: ici il faut passer au large... le prêtre de l'évangile devait cependant lui, visiter ces enfants alligés de la grande famille, il devait ramener ces courageux éprouvés: le premier cri qu'il entendait ce cri était celui de dire: ici la mort! la mort! nous apportez-vous la mort... *perit dies*. C'est lui, homme d'état, que j'aurais voulu vous voir avec tous vos systèmes humanitaires; c'est lui que j'appliquerais l'évangile avec succès: mes enfants, mes frères leur disais-je: vous êtes chrétiens n'est-ce pas? Eh bien, je vous le demande, que vous en reviendrez-t-il de maudire votre sort? en serez-vous soulagés; un peu de courage, un peu de patience! celui qui vous frappe vous guérira; et je leur ramenait l'histoire des dix lépreux guéris par le Sauveur; puis j'ajoutai: croyez à la parole de ce lui qui a dit: l'infirmité cria vers moi et je l'exaucerai; car je suis avec lui dans la tribulation et je l'en arracherai... et la confiance et le courage revenaient au sein de la misérable famille que j'ai visitée; elle s'estima heureuse dans ses souffrances, comme les horribles de Paris mourraient assistés par le prêtre. Voilà une première misère soulagée par l'évangile. Vous dites: misères matérielles! et vous me faites monter avec Eugène Sue

dans la masure du lapidaire, vous me montrez la pauvreté incarnée; ou bien, à trois heures du matin, vous m'invitez à une promenade dans les rues de Paris, vous faites passer devant moi la misère aux yeux enfoncés dans la tête, au visage décharné, aux jambes plantées sous le poids d'une pioche, ou bien encore me conduisant par de là la Manche, vous étalez à mes yeux ce que l'on peut appeler la mortabilité à l'abandon; vous vous indignez à la vue d'une telle misère; vous criez à la réforme; vous dites avec Eugène Sue; crevez donc les yeux à Jacques Ferrau et dotez de ses dilapidations la fille du lapidaire; vous dites avec Proudhon: table rase, banque du peuple! avec Louis Blanc: organisation du travail droit au travail; avec M. de Melun: assistance publique par l'état; avec les anglais: taxe des pauvres!... Moi je dirai donnez aux riches et aux pauvres non pas une bible, mais l'évangile et un prêtre pour l'expliquer et vous verrez le riche délier le cordon de sa bourse, le pauvre ouvrir la main et sentir son cœur soulagé. Vous me répondrez peut-être; mais voilà dix-neuf cents ans que vos prêtres prêchent l'évangile et cependant il y a toujours des pauvres... Eh bien oui, et il y en aura toujours et il en faut; mais combien en est-il mort de faim depuis dix-neuf cents ans? le calcul serait peut-être difficile à faire, je crois pourtant que le chiffre serait bien restreint car restez-vous que je vous dise pourquoi le purgatoire argente, pourquoi il s'irrite? c'est parce que le peuple ne veut plus entendre l'explication de l'évangile! Le Sauveur lui-même s'en plaignait de son temps: vous vous désolerez, disait-il, vous murmurez contre ma providence, vous dites: Dieu nous abandonne mais voyez les petits oiseaux des champs, ils ne sement, ni ne moissonnent et cependant manquent-ils de pâture; quoi, je prendrais soin de toutes ces choses et je vous oublierai! Et depuis quand un père donne-t-il une pierre à son enfant qui lui demande du pain? Tenez votre bourse et votre cœur car je comprends ce que vous voulez; vous avez en ce moment le strict nécessaire; ce qu'il vous faut à vous c'est d'abord l'aisance que je ne vous dois pas; que je vous l'accorde, demain il vous faudra des richesses; vous théosophiserez alors, et c'est précisément ce que je ne veux pas. *notite théosophe...* ce que je veux c'est que vous gagniez votre vie à la sueur de votre front: le strict nécessaire et pas de trésor, telle est ma doctrine... Et les riches comprennent et les pauvres étaient soulagés... oui je comprends, direz-vous, si le prêtre était un autre J. C.; mais voyez cette face rubiconde, voyez ces vêtements d'étoffes précieuses, voyez cette bonne table... voulez-vous, publicistes, que le prêtre reprenne la peau de chamois, le bourdon de pelierin, les sandales du voyageur? Vous seriez les premiers à le haïr; quel cas faites-vous de nos trapistes et de nos dominicains, vous voulez perdre M. Lacordaire avec sa ceinture de moine. Quant à la table je doute si celle de la plupart de vos prêtres est meilleure que celle des simples bourgeois... au reste c'est une petite chicane, écoutez toujours l'évangile et l'une de vos grandes misères sera encore soulagée....

Vous dites misères morales... et puis vous me montrez deux villes bâties sur le chemin de la vie; dans les premiers âges ce furent

Jérusalem et Babylone, puis Constantinople et Rome, aujourd'hui c'est Rome encore et Paris; les misères morales ont renversé les trois premières villes: vous faites défilier devant moi la génération vivante; que d'êtres sélétrés j'appergois! un seul cri et toujours le même frappe mes oreilles, c'est le cri que poussaient autre fois les populations du Bas-Empire: *Panem et circenses!* du pain et des jouissances; ce n'est plus; Rome que l'on va, c'est à Paris, parce que c'est là la nouvelle Babylone. Eh bien, voyez-vous ce jeune homme là bas assis sur une pierre: sa tête chargée de soucis est penchée sur sa poitrine, son regard est fixe et morne, ses cheveux sont tout en désordre, on dirait que ses bras sont rompus tellement ils sont penchants; c'est la misère morale personnifiée; approchons nous de ce jeune homme qui représente toute la génération actuelle; voyons comment va s'y prendre l'homme d'état! laissez-le parler; prêchera-t-il la patience, la résignation? lui répondra: *panem et circenses!* Parle-t-il de richesses, d'espérance, de plaisir, mais rien de nouveau, tout est usé; *panem et circenses!* c'est alors qu'on s'irritera, qu'on deviendra méchant qu'on sera capable de tous les crimes; je connais un bon moyen de relever ces ruines morales, de ramener la paix dans le cœur de ce jeune homme; c'est de lui mettre sous les yeux l'histoire du prodigue; quand il verra ce bon vieillard depuis le départ de son fils, venir sur le chemin, regarder inquiet et interroger tous les passants; quand il le verra tout débile qu'il est, se mettre à crier, tomber dans les bras de son fils et le couvrir de baisers: *et accurrens cecidit super collum ejus*, il n'y tiendra plus et se rendra. Oui, oui hommes d'état et publicistes, accordez un peu plus d'autorité à l'évangile et vous vous trouverez mieux et vos peuples aussi; que de plaies envenimées l'évangile a cicatrises, que de blessures profondes il a guéries; l'évangile est une antidote pour toutes les misères humaines: ce serait ici le lieu d'offrir à toutes Magdeleine embrassant la poussière des pieds du Sauveur; aux épouses fiévreuses et légères, montrez les Juifs dépossédés de pierre, prêts à les lapider, et Jésus écrivait sur la terre leur absolution; devant les créanciers impitoyables ouvrez l'enfer; aux volons et aux assassins, envoyez au regard de charité et comme le bon larron plusieurs se convertirent; au il n'est pas une misère morale que vous ne puissiez soulager avec l'évangile... Publicistes, un lieu de de l'éloigner les peuples de la chaire évangélique, vous devez convertir votre tribune en chaire de vérité; car vous le savez mieux que moi, vous qui, chaque jour, assistez à de nouvelles ruines morales, vous savez que ces ruines ne sont que l'effet de ces ruines intellectuelles; c'est un magnifique palais s'éroulant et dérasant dans sa chute tout ce qui l'entourait; ou la débâche commencée par l'esprit, ravage le cœur et donne la mort à la société! Considérez un peu les misères intellectuelles de notre pauvre siècle; eh bien, un semi-philosophe; en Écosse vous trouvez Reid avec ses théories suspectes; en Allemagne Fichte, Hegel avec leurs rêveries profondément ténébreuses, en France M. Cousin avec son Dieu temps, esprit, nature, humanité, infini et fini, monstrueux panthéisme. Deux grands penseurs ont passé à travers notre siècle, MM. Demaistre et de Bonald; l'université s'est ha-

tée de les ensevelir avec le lincol de leurs systèmes, on a enseigné la philosophie de ces écrivains dans 7. 9. maisons ecclésiastiques... Cherchez des littérateurs, vous trouverez de beaux esprits abusant de leurs talents; Goethe vous prouvera que le suicide est naturel; Georges Sand que le mariage est une institution abominable; Scribe vous apprendra à vous moquer de tout, principalement de la vertu; Biron insultera à votre providence... cherchez des peintres, vous trouverez des naturalistes, des copistes; mais des créateurs, des mystiques à la façon de Gimabïn, de Groth, d'Angélique, de Pissole, de Poussin, de Raphaël de Rubens et de Murillo, non, non, jamais; et voulez-vous que je vous le dise pourquoi, parce que nos peintres ne font plus leur méditation tous les jours au matin; donnez un évangile et même une bible à nos philosophes, recommandez leur de faire leur méditation tous les matins sur nos livres sacrés, avertissez-les d'étudier pour développer et non pour combattre, aussitôt vous verrez surgir de magnifiques et solides théories sur l'origine des choses et des idées... Donnez un évangile, voire même une bible à nos littérateurs, demandez leur une heure de méditation par jour et vous verrez bientôt les ruines intellectuelles s'élever; donnez une bible à nos artistes et vous vous courberiez avec respect devant leurs créations... il faut le dire, et serait bien entêté celui qui refuserait d'en convenir, notre siècle ressemble beaucoup par un côté au dixième; alors on se faisait un gloire de ne pas savoir signer son nom; aujourd'hui on se vante de ne plus penser d'après l'ancienne école et de ne savoir plus lire dans sa bible et l'évangile, alors les lettres s'étaient réfugiées dans les mystères; aujourd'hui on ne fait plus sa méditation sur l'évangile que dans les séminaires et dans les convents. Pourquoi donc alors s'étonner de tant de misères intellectuelles? pourquoi jeter le cri d'alarme? mais direz-vous n'entendez-vous pas craquer le monde jusque dans ses fondements? mais vous ne voyez rien que de la poussière qui s'élève et se va égarer et s'évanouir? vous ne voyez donc pas que la fin du monde approche? et non pas du tout; je reconnais un moyen de parer tant de ruines: le Sauveur et ses apôtres n'étaient ils pas dans une position plus triste que la nôtre? la société n'était elle pas plus malade? quelle était la philosophie d'alors? celle d'aujourd'hui? car les Méd, les Hégel, les Cousin ne sont que les batards des Zénon, des Diogène et des Pythagore; Platon et Boèce renieraient de tels enfants... quelle était la littérature au temps de J. C.? celle d'aujourd'hui? car les Goethe, les Biron, les Scribe, les Georges Sand ne peuvent renier point leurs pères le Propre, les Thuille, les Persé et les... Plante: les prêtres d'alors n'étaient pas plus mystiques que ceux d'aujourd'hui? voilà quelle était la société qu'il fallait refaire; et remarquez qu'il n'y avait rien de fait, tout était à commencer; aujourd'hui au moins il y a encore dans l'univers le *pusillus grex*, ne serait-ce qu'en Canada... le sauveur s'est-il effrayé comme nous de la besogne? ouvriers, dit-il, un jour au travail, nous allons à Jérusalem, voilà ce qui nous attend: vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres; gardez-vous de vous troubler; car il faut que ces choses arrivent pour punir les hommes; mais ce ne sera pas encore la fin du monde. Les na-

### FEUILLETON.

#### Un Missionnaire en Canada (en 1612)

Mais reprenons notre récit. Après m'être retiré dans ma cabane, où on m'avait laissé assez tranquille, je fus conduit chez le sauvage qui m'avait coupé le pouce, et qui était l'ennemi déclaré des Algonquins et par conséquent des Français. Je m'attendais là, à chaque instant, à recevoir un coup de hache sur la tête, et tous les autres Français qui étaient aussi persécutés. Tous ceux qui n'avaient fourni quelque chose pour me servir de vêtement, me le redemandaient alors, afin de n'en être pas privés à ma mort.  
Le lendemain je fus très inquiet de savoir ce qu'était devenu le corps de mon cher compagnon, et je résolus de le chercher malgré tous les dangers, et de l'enterrer, si je le pouvais. On lui avait indignement attaché une corde au cou, et après l'avoir traîné tout nu dans le village, on l'avait jeté assez loin, dans le torrent.  
A la sortie du village, je rencontrai le vieillard chez qui je demeurais auparavant. Il m'avertit de ne pas sortir: "Oh vas-tu, me dit-il? Tu respiras à peine; on te cherche de tous les côtés, pour te faire mourir; et cependant tu cours après un corps mort, et à moi-même on putrifie." Ne vois-tu pas ces jeunes gens là qui vont te tuer?

"Il y en avait eu effet quelques-uns, les armes à la main, à une petite distance devant moi. Mais je ne craignais rien, car la vie dans de telles angoisses, était pour moi un tourment, et au contraire la mort dans un pareil acte de charité était un véritable gain. Phil. 1. 21.  
"Je continuai ma route. Quand ce vieillard me vit si ferme dans ma résolution, il dit à un autre sauvage de me tenir compagnie. Avec son secours, je retrouvai le cadavre, que les chiens avaient déjà commencé à déchirer auprès des reins. Je le caclmâi alors sous quelques pierres, dans la partie la plus profonde du torrent, me proposant de revenir le lendemain avec une bêche, pour pouvoir l'enterrer tout et en secret; car je craignais qu'on ne l'exhumât.  
"Deux jeunes gens m'attendirent à mon retour pour me conduire à leur village, sans doute, afin de me donner la mort. Bien persuadés de leur projet, je leur dis que j'étais au pouvoir de ceux chez qui je demeurais, et que je les suivrais, si ceux-ci le voulaient. Je l'aurais certainement fait.  
"Cette ruse n'ayant pas réussi, un d'entre eux qui avait été blessé avec son frère, au moment de notre prise, s'avança le lendemain, la hache à la main pour me frapper, dans les champs, où mes maîtres m'avaient envoyé, je ne sais pour quel travail; mais le vieillard de notre cabane, l'arrêta dans sa marche, et l'empêcha d'exécuter son dessein. Dieu voulait m'apprendre ainsi à mettre toute ma confiance en lui, puisqu'il prenait soin de moi, et à ne rien

craindre des hommes, tandis que le Seigneur protégeait ma vie. Un chevreau même ne pouvait pas tomber de la tête sans son ordre. 1. Jct. 5 7 Ps 26 1.  
"N'ayant donc pas pu accomplir mon projet ce jour là, je partis de bonne heure le lendemain matin, avec une bêche pour faire une fosse; mais on avait enlevé mon frère. Je vais à l'endroit où il était. Je gravis la colline, aux pieds de laquelle coule le torrent; j'en descendis, tout est inutile. Malgré la hauteur des eaux qui atteignaient jusqu'à la ceinture, parce qu'il avait plu toute la nuit, et malgré l'air froid (nous étions au 1er octobre) je sonдай avec moi bâton et avec mes pieds pour m'assurer si la force du courant ne l'avait peut-être pas entraîné plus loin. Je demandai à tous ceux que je trouvais, s'ils savaient ce qu'il était devenu; mais comme ces sauvages sont très menteurs, et qu'ils répondent toujours dans le sens affirmatif, sans avoir égard à la vérité, ils me dirent que les eaux l'avaient entraîné dans un fleuve éloigné; ce qui était faux. Que de démissions je pouvais alors! Que de larmes je versai, et qui se mêlaient aux eaux du torrent, pendant que je vous adressais, ô mon Dieu, le chant des psaumes d'usage dans notre sainte église, dans l'office des morts!  
Cependant après la fonte des neiges, j'appris de quelques jeunes gens qu'ils avaient vu les ossements épars du cadavre du français. Je me transportai alors sur les lieux. Je recueilli quelques os à demi rongés, restes des chiens,

des loups et des corbeaux, et en partie un peu de la tête brisée en plusieurs endroits. Je baissai avec respect ces saintes reliques. Je les enchaînai en terre, pour qu'un jour si telle est la volonté de Dieu, j'en puisse enrichir, comme d'un précieux trésor, une terre sainte et chrétienne.  
"Il y a eu sans doute bien d'autres dangers encore, connus et inconnus, dont le Seigneur m'a délivré malgré le mauvais vouloir et la haine des Français; mais je ne puis passer sous silence le fait suivant. Il y avait dans notre cabane un homme idiot, qui me demanda de lui compter deux palmiers d'un morceau d'étoffe qui n'en avait que sept, et qui suffisait à peine à me couvrir. "Mais, lui dis-je, tu me vois, mon frère, grelotter de froid pendant toute la nuit avec ce vêtement court et léger. C'est pendant fais comme tu voudras."  
"Cette réponse si modérée, le blessa. Il vient me chercher au moment où j'étais dans la cabane de quelques chrétiens Hurons, (car tous les jours je les instruisais, les enfantant de nouveau jusqu'à ce que J. C. fut formé en eux.) Gal. 4 19 et il m'ordonna d'un ton sévère de retourner à ma cabane. Aussitôt que je fus rentré, on envoya chercher le métierier de René, pour que la même nuit, qui avait mis fin à sa vie, terminât aussi la mienne; mais on ne put le trouver.  
Le lendemain on me fit conduire par deux femmes dans le champ, où était alors en usage sous prétexte d'en rapporter quelque chose, mais réellement pour lui donner occasion de me faire mourir. Deux jours auparavant

le fils unique de la femme d'un des capitaines, était mort dans notre cabane, et on voulait m'immoler à ses funérailles. Ces femmes portaient avec elles des citrouilles, des épis, et autres objets de ce genre, qui devaient être le prix de ma mort.  
"Je fus très semblant de ne rien entendre des projets que l'on formait inutilement contre moi, et je gardais le silence, comme si j'eusse été muet; en sorte que j'étais devenu comme un homme qui n'entend pas et qui ne peut rien répondre, car j'ai espéré en vous, Seigneur. Je me rappelai la douceur de celui qui se laisse conduire comme un agneau à la boucherie, et je m'avantai vers la mort en priant Dieu de ne pas frapper mes ennemis, mais de les disperser selon la vérité de sa parole.  
"Nous rencontrâmes au milieu de la route le métierier qu'elles cherchaient. En l'apprenant de lui, je me recommandai à Dieu pour la dernière fois, et je le conjurai de recevoir mon âme abâtue sous le poids de tant de douleurs et d'angoisses; mais sans doute mes péchés m'avaient encore rendu indigne de cette faveur.  
"Après qu'il eût passé sans rien dire, nous trouvâmes sa mère qui adressa à mes conductrices quelques paroles, que je ne pus comprendre. Celles-ci toutes tremblantes s'enfuirent comme si on les poursuivait, et me laissèrent au milieu du chemin. Elles avaient compris clairement que je connaissais leur dessein.  
"Je passai ainsi deux mois depuis notre arrivée, dans les angoisses, et l'attente continuelle de la mort, crainte, qu'elles me laisseraient